

INTRODUCTION À
RÊVER L'OBSCUR. FEMMES, MAGIE ET POLITIQUE DE STARHAWK

Réhabiliter l'obscur

« Tout cela, dit Lauren, qui est poète et pas seulement sorcière, les histoires de torture et la rage, vient de l'obscur. **Mais si tu racontes l'horreur sans recréer l'obscur, tu l'alimentes. Tu ne supprimes pas son terreau. Nous devons rêver l'obscur comme processus, rêver l'obscur comme changement, afin de créer une nouvelle image de l'obscur. Car l'obscur nous crée.** »

Plus tard, elle écrit à une amie : « Quand nous disons que les choses deviennent plus obscures, que le velours est obscur, que l'enfantement d'Hécate est obscur, l'ombre l'entend aussi. Et ce que nous nommons alimente les imaginations ouvertes de ceux qui écoutent. Ainsi peut changer leur conception de ce que l'on réduit à ce qu'on nomme la mort. »

L'obscur : tout ce dont nous avons peur, tout ce que nous ne voulons pas voir – la peur, la colère, le sexe, la douleur, la mort, l'inconnu. » (p. 31)

« **Sans nier la lumière, nous réhabilitons l'obscur** : la terre fertile où la graine cachée se tient prête à germer, le pouvoir invisible qui se lève en nous, l'obscurité du corps humain sacré, les profondeurs de l'océan, la nuit – quand nos sens s'avivent ; nous nous réapproprions toutes les parties de nous-mêmes que nous avons poussées dans le noir. Nous nous souvenons que dans les vieux mythes l'entrée du royaume de l'esprit se faisait à travers la montagne des fées, la grotte, la fente, la fissure dans la terre, la porte, le passage vaginal. Nous l'appelons le *monde du dessous*, et nous y entrons pour chercher nos visions. » (p. 68)

Le pouvoir-du-dedans

« Quand vous sentez-vous sans pouvoir ? Quand avez-vous le sentiment de votre pouvoir ? » demandons-nous les unes aux autres.

« En donnant naissance à mon bébé, j'ai senti un pouvoir à ce moment-là... », « En plantant mon jardin, ou en tissant... », « Quand je peux m'exprimer vraiment, et dire ce que je sens réellement », « En organisant une manifestation, en distribuant les tracts et envoyant tant de monde y venir », « Quand je me joins à d'autres personnes pour travailler ensemble, c'est là que je sens du pouvoir », « Quand je fais ce que j'ai peur de faire ».

« Il semble que le soleil décline sur le monde de chacun et chacune, que nous sommes proches de perdre ce qui ne pourra jamais redevenir nôtre, définitivement altéré. Nos actes de pouvoir semblent frêles comparés à ceux des pouvoirs de destruction. Il y a trop d'ennemis, trop de sites d'enfouissement de déchets chimiques, trop d'armes déjà en stock. Il y a trop de gens sans emploi, trop de gens sans espoir, trop de violeurs en liberté. **Trop de ceux qui exercent de grands pouvoirs sont indifférents. Ils ne se sentent pas faire partie de ce monde.**

(...) Je sais que je ne suis pas la seule à me laisser envahir parfois par le désespoir. J'entends les mêmes craintes de mes amies, de ma famille, des clientes qui viennent me consulter. Cette incertitude grandissante affecte chacune d'une souffrance personnelle : nous n'avons plus l'assurance de laisser à nos enfants un monde meilleur, ni même un monde *vivant*.

Et pourtant les enfants doivent toujours être nourris, les chiens être promenés, il faut travailler, nous élevons donc des défenses contre cette souffrance insupportable, et nous continuons dans la torpeur

et le déni. Le travail peut sembler vide, mais nous évitons soigneusement de nous questionner sur son sens et son utilité, même si nous sentons que quelque chose de profond et de doux manque à nos vies, à nos familles et à nos amitiés ; un certain sens du but, du pouvoir, est parti. Mais les enfants continuent à grandir tout autour de nous, aussi beaux que toutes les générations d'enfants, et quand nous enfonçons une graine dans la terre, elle continue d'y faire pousser des racines et de déployer, où nous ne pouvons pas nous empêcher de penser que la vie est mue par un pouvoir plus profond que celui de la bombe et du fusil. Un pouvoir qui pourrait prévaloir si nous savions comment faire appel à lui.

Le sujet de ce livre est cet appel au pouvoir, un pouvoir basé sur un principe très différent du pouvoir-sur, de la domination. Car le pouvoir-sur est finalement le pouvoir du fusil et de la bombe, le pouvoir d'anéantissement qui soutient toutes les institutions de domination.

Or, le pouvoir que nous devinons dans une graine, dans la croissance d'un enfant, que nous éprouvons en écrivant, en tissant, en travaillant, en créant, en choisissant, n'a rien à voir avec les menaces d'anéantissement. Il est à entendre au sens premier du mot pouvoir, qui vient du latin populaire *podere*, être capable. C'est le pouvoir qui vient du dedans, le pouvoir-du-dedans.

Il y a beaucoup de noms pour le pouvoir-du-dedans dont aucun n'est entièrement satisfaisant. Il peut être appelé *esprit*, mais alors cela le sépare de la matière et cette fausse coupure fonde les institutions de domination. Il pourrait être appelé *Dieu*, mais le Dieu des religions patriarcales a été la source ultime et le dépositaire du pouvoir-sur. Je l'ai appelé *immanence*, un terme, à dire vrai, froid et intellectuel. Et **je l'ai appelé la Déesse, car les anciens mythes, symboles et images de la Déesse comme l'enfantement, le tissage, la terre, la croissance des plantes, le vent, l'océan, la flamme, le tissu, la lune et le lait, me parlent tous des pouvoirs de ce qui connecte, nourrit, guérit et crée.**

Le mot Déesse gêne beaucoup de personnes qui se définiraient comme des « politiques ». il implique une religion et peut être pris à tort pour un culte à un être extérieur. La Déesse embarrasse aussi ceux qui se définissent comme spiritualistes ou religieux ; il évoque le paganisme, le sang, l'obscurité, la sexualité, les pouvoirs du bas.

Oui, le pouvoir-du-dedans est le pouvoir du bas, de l'obscur, de la terre ; le pouvoir qui vient de notre sang, de nos vies et de notre désir passionné pour le corps vivant de l'autre. Et les enjeux politiques de notre temps sont aussi des enjeux spirituels, des conflits entre des paradigmes ou des principes fondamentaux. **Si nous voulons survivre, la question devient : comment renversons-nous non pas ceux qui sont actuellement au pouvoir, mais le principe du pouvoir-sur ? Comment donnons-nous forme à une société fondée sur le principe du pouvoir-du-dedans ?** » (p. 38-39)

Le paradigme du pouvoir-sur : la mise à distance

« Pour conférer une forme nouvelle au principe même du pouvoir sur lequel est basée toute notre culture, **nous devons ébranler toutes les vieilles divisions.** Les séparations confortables ne sont plus opérantes. Les problèmes sont plus vastes que ne l'impliquent les termes de *religieux* et *politique* : ce sont des problèmes de connexions complexes. Car même si l'on nous a appris que les problèmes sont distincts, que le viol est distinct de la guerre nucléaire, que la lutte d'une femme pour l'égalité de salaire n'est reliée ni à celle de l'adolescent noir pour trouver un travail, ni à celle contre l'exportation d'une réacteur nucléaire vers un site de failles sismiques près de volcans en activité aux Philippines, toutes ces réalités sont formées par la même conscience qui modèle nos relations de pouvoir. **Ces relations à leur tour engendrent notre système économique et social, notre science, nos religions, nos idées à propos des hommes et des femmes, notre approche des races et des cultures qui diffèrent de la nôtre, notre sexualité, nos dieux et nos guerres. Actuellement, elles préparent la destruction du monde.**

J'appelle cette conscience mise à distance car son essence est de nous voir nous-mêmes à l'écart du monde. Nous sommes à distance de la nature, des autres êtres humains, et même de certaines

parties de nous-mêmes. Nous voyons le monde comme constitué de parties divisées, isolées, sans vie, qui n'ont pas de valeur par elles-mêmes. Elle ne sont même pas mortes car la mort implique la vie. **Parmi les choses divisées et sans vie, les seules relations de pouvoir possibles sont celles de la manipulation et de la domination.**

La mise à distance est l'aboutissement d'un long processus historique. (...)

Le retrait du contenu, de la valeur, sert de fondement à l'exploitation de la nature. (...) Les forêts et le bois n'ont plus été sacrés. Le concept de bois sacré, d'un esprit faisant corps avec la nature, a été considéré comme idolâtre. Mais quant la nature est vide d'esprit, la forêt et les arbres ne sont plus que des troncs, des choses à mesurer en stères, valables seulement pour leur rentabilité et non pour leur existence ou leur beauté, ou même comme parties d'un écosystème plus vaste.

La dévalorisation des êtres humains autorise la formation de relations de pouvoir dans lesquelles les êtres humains sont exploités. **La valeur intrinsèque, l'humanité, est réservée à certaines classes, à certaines races, au sexe masculin : leur pouvoir sur les autres est ainsi légitimé.** La représentation masculine de Dieu fait des hommes les véritables porteurs de l'humanité et légitime la loi masculine. La blancheur de Dieu, l'identification du bien avec la clarté et du mal avec l'obscurité, rend la blancheur porteuse d'humanité et légitime la suprématie des Blancs sur ceux qui ont une peau noire. Même quand nous ne croyons plus, au sens littéral, en un Dieu blanc et mâle, les institutions de la société intègrent son image à leurs structures. Les femmes et les personnes de couleur ne sont pas présentes aux niveaux les plus élevés de la hiérarchie qui détient le pouvoir-sur. Notre histoire, notre expérience, notre présence peuvent être effacées, ignorées, banalisées. Le contenu de la culture est assimilé à l'histoire des mâles blancs de la classe supérieure. **La souffrance de tous ceux qui sont jugés autres** – les pauvres et les classes ouvrières, les lesbiennes et les homosexuels, les handicapés, ceux qui ont été étiquetés malades mentaux, l'arc-en-ciel des différentes races, religions et héritages ethniques, toutes les femmes, mais surtout celles qui ne rentrent pas dans les rôles culturellement définis – **n'est pas la souffrance d'une simple discrimination, mais celle d'une négation répétée sans cesse.** C'est la souffrance de savoir que nos intérêts ne seront pas pris en compte, à moins que nous ne les défendions nous-mêmes, et que dans ce cas encore ils seront considérés comme périphériques pour la culture, l'art et la politique.

En devenant séparés et en étant manipulés comme des objets, nous perdons le sens de notre propre valeur, notre confiance dans notre existence, et acquiesçons à notre propre exploitation. (...)

Parce que nous doutons de notre existence, nous doutons de nos propres sensations et des leçons de notre expérience. Nous voyons nos pulsions et nos désirs comme intrinsèquement chaotiques et destructeurs, nécessitant répression et contrôle, de même que nous voyons la nature comme une force chaotique et sauvage, nécessitant un ordre imposé par les êtres humains.

Dans ce monde vide, nous ne croyons qu'à ce qui peut être mesuré, compté, acquis. Le principe d'organisation de la société devient ce que Marcuse a appelé *le principe de la performance*, la stratification de la société d'après la performance économique de ses membres. Le contenu est retiré du travail lui-même qui est organisé non pas en fonction de son utilité réelle, mais d'après sa capacité à engendrer des profits. Ceux qui produisent réellement des biens ou des services sont moins bien rémunérés que ceux qui se consacrent à les diriger, à comptabiliser les recettes, ou à stimuler de faux besoins. (...) **La mise à distance imprègne notre système éducatif avec ses disciplines séparées et isolées.**

La mise à distance imprègne notre société si fortement qu'elle nous semble être la conscience elle-même. Même le langage qui permettrait une autre approche a disparu ou a été délibérément déformé. **Pourtant, une autre forme de conscience est possible.** En fait, elle a existé dès les premiers temps, fut à la base d'autres cultures, et a survécu, y compris en Occident, de manière clandestine. **C'est la conscience que j'appelle immanence – l'attention au monde, et à ce qui le compose, un monde vivant, dynamique, interdépendant et interactif, animé par des énergies**

en mouvement : un être vivant, une danse serpentine. » (p. 41-46)

L'éthique de l'immanence

« Il y a environ dix ans, mon amie Mary et moi avons l'habitude d'emmener son petit garçon Bill à la campagne au nord de Los Angeles, dans un endroit où nous pouvions faire du vélo le long d'un torrent et marcher sous les chênes verts. Le même endroit était fréquenté par des adolescents du pays qui salissent le torrent en y jetant des canettes vides et des débris. Mary apportait toujours de grands sacs-poubelle. Quand nous partions, nous les remplissions de canettes. Nos efforts ne changeaient pas grand-chose, et un jour j'ai demandé à Mary pourquoi s'en faire.

« *Je sais que nous ne pouvons pas tout nettoyer, répondit-elle, mais je crois que c'est important d'enlever les ordures sur son passage.* »

Le principe de la canette de bière, comme je l'ai appelé, m'a servi de boussole éthique pour ne pas sombrer dans cette société pleine d'exploitation, de pollution et de destruction. C'est un bon point de départ pour discuter de **l'éthique de la magie**. Contre les religions et cultures fondées sur l'immanence, un préjugé commun dit qu'elles n'ont pas d'éthique ou de conception de la justice. Car la culture occidentale fonde son éthique et sa justice sur des histoires de mise à distance. (...)

La conception immanente de la justice n'est pas basée sur des règles d'autorité, mais sur l'intégrité, l'intégrité du soi et des relations. (...)

Les personnes intègres sont celles dont le soi comprend le positif et le négatif, l'obscurité et la lumière, les émotions douloureuses et celles qui font plaisir. Ce sont des personnes qui sont prêtes à regarder leurs propres ombres plutôt que de reculer devant elles. Elles honorent l'ombre parce qu'elles savent que ses déformations mêmes révèlent la forme de la terre en-dessous.

L'intégrité signifie la cohérence ; nous agissons en accord avec nos pensées, nos images, nos discours ; nous maintenons nos engagements. Le pouvoir-sur peut-être détenu sans intégrité, mais le pouvoir-du-dedans est le pouvoir de diriger l'énergie – et l'énergie est dirigée par les images dans nos esprits et nos paroles, aussi bien que par nos actions. Si l'ensemble est cohérent, l'énergie flue librement dans la direction que nous choisissons et nous avons du pouvoir. Si ce que nous faisons est aux antipodes de ce que nous disons ou pensons, alors l'énergie se bloque ou dérive. Si je pense et je dis que je déteste la pollution, et que je passe à côté des canettes de bière à mes pieds en les laissant, l'énergie de mes sensations se dissipe. **Au lieu de sentir mon propre pouvoir de faire quelque chose à propos des ordures, aussi petite que soit cette chose, je me sens impuissante et le deviens davantage¹.**

L'énergie dirigée entraîne le changement. Pour être intègres, nous devons reconnaître que nos choix ont des conséquences et que nous ne pouvons échapper à la responsabilité de leurs conséquences, non du fait de quelque autorité extérieure, mais parce que ces conséquences sont inhérentes à ces choix eux-mêmes. Si je laisse les canettes de bière par terre et m'en vais avec un sentiment d'impuissance et de dépression, mon impuissance n'est pas un jugement imposé par une Déesse courroucée, c'est un aspect inhérent à la décision que j'ai prise.

Dans une religion de l'immanence, chaque individu est sacré. Chacune d'entre nous a sa ligne directe vers la vérité, chacune d'entre nous est sa ou son propre pape, et personne ne peut être investi d'une autorité sur les autres. Il n'y a que celles qui doivent supporter les conséquences d'une décision qui ont le droit de la prendre². (...)

1 Voir aussi son texte de 2005, « Qui ramassera les poubelles ? », dans *Reclaim*, l'anthologie dirigée par E. Hache.

2 Cf. exemple de l'avortement p. 87. « C'est la responsabilité d'une société éthique de ne pas forcer chaque fœtus conçu à être mené à terme, mais de fournir un soutien et des ressources de telle manière que tout enfant après sa naissance puisse être nourri, logé, aimé, élevé et protégé. »

[Dans une société fondée sur ce principe], nous ne pourrions plus bâtir des autoroutes traversant des quartiers si les habitant·e·s dont les maisons seraient détruites pouvaient s'opposer à la décision. Nous ne pourrions plus construire des centrales nucléaires ou des bombes nucléaires, nous ne pourrions plus mener à bien aucun projet à grande échelle impliquant de contraindre des gens à accepter des conditions dont ils ne veulent pas. (...) Au lieu de tels projets, nous nous tournerions vers des changements petits, organiques, progressifs, coopératifs. Nous aurions à transformer notre technologie, notre économie, tout notre mode de vie. Au lieu de construire un barrage sur une rivière sauvage pour produire de l'électricité, nous pourrions devoir construire une éolienne pour chaque maison.

Mais il nous serait impossible de commettre d'énormes erreurs – par exemple raser des quartiers entiers pour laisser ensuite le terrain entièrement vide de nombreuses années, ou placer des régions entières en danger d'être irradiées, ou encore mener la guerre. **Un tel principe éthique apporterait des *feedbacks* autocorrecteurs à la culture**, en nous incitant à évoluer plus doucement et plus précautionneusement. De fait, **les cultures basées sur l'immanence ont évolué très lentement et n'ont pas développé les prouesses technologiques de la culture occidentale**. Elles s'adaptent au paysage et au climat plus qu'elles ne changent radicalement la face de la terre. » (p. 82-83)

« *Une bonne personne ramasse les canettes de bière, murmure la haine de soi. Si tu ne ramasses pas, tu es mauvaise. Tu brises les règles. Tu tomberas hors du cercle des élus. Un terrible jugement t'attend.* L'éthique de l'immanence n'a rien à voir avec la culpabilité. Elle est basée sur la fierté, non sur la culpabilité. Je ramasse les canettes non pas parce que je me sens moche de ne pas le faire, mais **parce que je sens mon pouvoir (*empowered*) quand je le fais**. Je vois que le lit du torrent est plus beau, et je me sens fière d'avoir produit ce changement, aussi petit soit-il. » (p. 84)

« Dans une communauté où le sacré se manifeste à travers l'intégrité intime plutôt que par l'autorité externe, (...) les personnes qui écoutent bien pourraient être plus estimées que celles qui parlent fort. La manipulation par la peur, la culpabilité, le blâme ou l'appel à faire taire les divergences ne sont pas éthiques. Le processus devient au moins aussi important que le résultat ou le produit. (...) Dans les systèmes écologiques, plus grande est la diversité de la communauté, plus grande est sa chance de survie. **L'éthique de l'immanence encourage la diversité plutôt que la similitude dans les entreprises humaines et à l'intérieur de la communauté biologique.** » (p. 85)